

LILY HÉTET-ESCALARD

L'OISEAU BLEU TOMBÉ DU NID



Prix Annie Tellier 2022
& Prix Gustave Flaubert 2023

Lily Hétet-Escalard

L'Oiseau bleu
tombé du nid

© Lily Hétet-Escalard, 2025

ISBN numérique : 979-10-262-8410-9

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

De la même auteure

Le Souffle des Cascades, Sixtine Editions

Ce roman raconte l'histoire d'Eloïse, ingénieure dans l'aéronautique, orpheline, élevée par ses grands-parents chez qui elle découvre abasourdie une lettre stupéfiante... Il explore la puissance des secrets, la force des liens transgénérationnels, en offrant un voyage à travers les paysages et la culture d'un peuple nomade de Laponie.

ISBN : 978-2-9591208-0-0

La Famille, Editions Les Petits Ecart

Ouvrage collectif de 24 auteurs de la Société des Ecrivains normands

EAN : 9782900338056

Retrouvez toute l'actualité de l'auteure sur :

www.instagram.com/lilyhetetescalard

www.facebook.com/lilyhetetescalard.auteure

<https://sadm.fr/hetet-escalard-lily/>

<https://lasen.fr/portraits-dauteurs/2/>

<https://www.lily-auteure.com>

<https://sixtineditions.fr>

Nouvelle version

À mes fils chéris, mes étoiles, Théo et Raphaël

À l'homme de mes jours et de mes nuits

À la vie

Chapitre 1

« Les dés sont sur le tapis »

Cette histoire commence à l'heure où les oiseaux se taisent. La lune claire brille entre deux nuages et de grands échassiers gris se posent en silence dans les prés alentour.

Bientôt, l'herbe noire se couvre de taches lumineuses, telles des ombrelles déployées, vite rassemblées à la hâte. Soudain, de champ en champ, le coassement de grenouilles importunées se mêle aux stridulations de nombreux criquets.

Alertée par ce curieux vacarme, Marie guette à sa fenêtre le retour d'Antoine. En son absence, les ormes de l'allée devant la ferme agitent leurs bras menaçants au rythme des bourrasques du vent. En son absence, le temps est suspendu, incertain. De jour en jour, l'obscurité s'installe dès dix-neuf heures ; ce début du mois de juin ressemble obstinément à novembre.

Sa sœur Louise dort déjà à l'étage, tout comme la chatte noire et blanche couchée dans l'âtre tiède de la cheminée. Elle s'apprête à monter le grand escalier de bois sombre quand elle entend trois coups sourds frappés contre la lourde porte en chêne. Le cœur affuté, elle s'immobilise. Ce n'est pas le signal convenu avec Antoine. Indécise, elle se demande que faire. Deux nouveaux coups résonnent qui la décident finalement à ouvrir.

Devant elle se tient un géant tout ruisselant. De sa vie jamais elle n'a vu un homme d'une telle stature. Un frisson la parcourt, soudain consciente de sa vulnérabilité.

— Hello, my name is Robert Martin. Pardon, pouvoir manger, dormir ? Un fort accent nasal teinte cette question et la rassure. Rien de guttural, c'est un allié. Cela fait si longtemps que leur arrivée est attendue dans la région. Les voilà enfin !

D'un geste sûr, elle l'invite à déposer son gros paquetage blanc sur les dalles de l'entrée puis à la suivre dans la cuisine. Après avoir ranimé le feu dans la

cheminée, elle lui sert le maigre dîner du jour, une grande tranche de pain avec un potage de topinambours qu'il avale avec appétit. La veste trempée aux multiples poches est mise à sécher devant les flammes. À cet instant seulement, elle remarque le poignard sanglé au mollet.

Pour la remercier, il lui indique le tas de toile gisant au sol.

— Pour vous. Pour le couture. Partir demain.

Marie accepte d'un signe de tête et le mène à l'étage. Elle porte son index à sa bouche en passant devant la chambre de sa sœur, lui intimant le silence. Elle lui montre au passage le cabinet de toilette attenant et le quitte sur le palier de la chambre qu'elle lui attribue, celle située à côté.

Assommée par sa journée de labeur, Marie ne tarde pas à plonger dans un profond sommeil, satisfaite du travail accompli à nourrir les volailles, soigner les lapins, retourner la terre du potager, sans oublier la traite des vingt-deux vaches qui au lever et au coucher du soleil rythme chaque journée. Antoine n'est pas disert sur ses activités nocturnes, ne respectant pas le couvre-feu imposé à toute la population. Elle a pourtant confiance en lui comme en personne.

Au matin, un pâle rayon de soleil se pose sur son oreiller, passant par la fenêtre donnant sur le verger situé à l'arrière de la ferme. Habituellement, en juin, le réveil est un enchantement. Les motifs floraux du papier peint semblent s'animer et leurs fleurs de lilas embaumer la pièce. Cette année, bruine et brouillard se disputent, maussades. Les yeux clos, du bout des doigts, Marie cherche avant de se lever le corps familial et tendre qui n'est pas rentré.

Elle descend le bel escalier sous le regard des aïeux figés pour l'éternité par un photographe convié aux grands événements familiaux, naissances, communions, fiançailles, mariages...

Les marches en chêne accueillent ses pas feutrés sans qu'aucun bruit ne lui parvienne de la cuisine ce matin déserte. Elle se dit que Louise se prélassait dans son lit exceptionnellement. Une fois n'est pas coutume. Peut-être n'a-t-elle pas vu l'heure absorbée par sa lecture des Contemplations qu'elle dévore à s'en repaître, encore et encore, capable d'en réciter des pages entières.

Les métrages de soie blanche lui rappellent les mots du soldat « pour le couture ». Elle y réfléchira plus tard et commence à préparer deux bols d'orge grillée dont elle hume la saveur. Blanchette, la chatte, s'étire. Posé au centre de

la longue table, le bouquet de pivoines rouges a perdu ses pétales. À leur vue, une étrange impression monte en elle. Marie repose le vase avant d'en avoir changé l'eau trouble. L'angoisse l'étreint. Son corps ressent une vive nausée l'envahir.

Elle traverse la cuisine en courant, grimpe quatre à quatre les marches de l'escalier. Elle n'a pas encore ouvert la porte qu'elle sait ce qui se cache derrière.

— Louise ! hurle-t-elle en tournant la poignée froide en porcelaine. En premier lieu dans l'obscurité, elle remarque le lit vide, tout défait. Les hauts volets à persiennes sont restés fermés. Elle observe la lampe de chevet renversée sur le parquet. Alors seulement elle l'aperçoit, terrée, recroquevillée, minuscule, dissimulée dans l'angle près de la grande armoire normande aux ceps de vignes sculptés. Son regard fixe, intensément absent. Le visage ravagé de larmes.

Elle s'approche de sa sœur, lui parle et se heurte à son silence, à son immobilité de marbre. Louise refuse de bouger la moindre parcelle de son corps. Alors Marie décide de l'enlacer fermement et de ne plus faire qu'une. Les heures passent. On entend au loin des canonnades accompagnées de tirs nourris, des détonations, des fusillades. Un flot incessant à mesure que les heures s'écoulent. Au mutisme succèdent enfin les sanglots, les gémissements. Un ruisseau de larmes qui mue et se change en torrent emportant toute une vie dévastée. La clarté décline. Coups de feu, explosions et rafales se poursuivent intensément.

En fin de journée, les cloches de l'église résonnent. Le vent agite toujours les branches des ormes tout proches. Un volet bat au gré de ses envies. Bien triste jour.

Alors doucement, tout doucement, Marie desserre son étreinte et guide sa sœur à petits pas vers le cabinet de toilette. Se laissant faire comme une enfant, Louise abandonne son corps meurtri aux mains caressantes de celle qui depuis ses plus lointains souvenirs veille sur elle lorsque ce n'est pas l'inverse.

Bientôt, l'étroite pièce n'est plus que vapeur chaude saturée des effluves d'eau de rose pour la frictionner. Marie remarque les traces de lutte et de coups qui tachent de violet et de bleu le corps frêle dévêtu. La colère monte ; elle refuse d'y céder. À quoi bon ? Louise demeure obstinément silencieuse refusant toujours la moindre réponse aux questions que tente son aînée.

Des bruits leur parviennent du vestibule. La voix puissante d'Antoine retentit :

— Marie, Louise, où êtes-vous cachées ?

Marie achève d'habiller la jeune femme qui se tient face à elle passive tel un pantin articulé. Elle entreprend de coiffer ses longs cheveux emmêlés après quoi elles descendent l'escalier, l'une soutenant l'autre.

— Antoine ! Comme tu nous as manqué ! s'écrie Marie.

Il les cueille au bas des marches où tant de fois il les fit virevolter l'une après l'autre. Il se retient. Est-ce leur démarche à contre-jour, un pressentiment ou l'air curieux de sa belle-sœur ; quelque chose le contraint à plus de retenue. Il n'ose pas.

— Mais que se passe-t-il ici ? Je rentre de Sainte Marie du Mont et vous faites une de ces têtes ! C'est un grand jour pourtant ! Une journée historique ! Hier, les premiers parachutistes américains ont atterri et depuis ce matin ça canarde à tout bout de champ. On entend sans arrêt les batteries de la DCA sur la côte.

Ah, ces Américains ! On peut dire qu'on les aura attendus ! s'exclame-t-il.

— Antoine, il faut que je te parle... À ces mots, Marie sentit la main de sa sœur la serrer si fort qu'elle laissa sa phrase en suspens. Ils gagnèrent la cuisine en silence et à cet instant, l'attention d'Antoine fut retenue par la grande toile restée sur les dalles. Avant qu'il n'ouvre la bouche, Marie lui glisse à l'oreille :

— Je t'expliquerai tout un peu plus tard.

Pâle et mutique, Louise saisit ses tempes entre ses mains et les quitte, préférant retrouver sa chambre.

Le repas est vite expédié, des œufs. Bien que la vie à la ferme soit plus facile qu'en ville, les denrées manquent. Les doryphores ont appauvri la production de pommes de terre. Les réquisitions sévissent implacablement et les élevages se voient prélever de nombreuses têtes. Clapiers et poulaillers semblaient décimés.

— Le père Arsène m'a dit qu'ils ont débarqué par milliers tôt ce matin, vers 6h30, par un sale temps. Tirés comme des petits lapins à la mitrailleuse depuis les bunkers et blockhaus... Une vilaine toux l'interrompt. Des morts par centaines.

— Pauvres gars, des mômes ! J'ai confiance en toi, Antoine, mais j'ai peur. Tu ne me dis pas tout. Bien sûr, j'ai compris que ton silence nous protège.